

Jaloux de Patrick Demers

André Roy

Number 150, December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2010). Review of [*Jaloux de Patrick Demers*]. *24 images*, (150), 62–62.

Jaloux de Patrick Demers



© Les Films Séville

Quoique présenté à Karlovy Vary, Toronto et Montréal (au FNC), le premier long métrage de fiction de Patrick Demers n'est pas à proprement parler un film d'auteur. Il y manque une écriture singulière qui le distinguerait du tout venant de la production. Son film ne manque toutefois pas d'habileté dans son genre, le thriller, et maintient l'attention jusqu'au bout, quoique par moments il soit laborieux. Il faut dire que le réalisateur prend bien en main le spectateur : il génère juste assez de mystère et de non-dits pour semer l'inquiétude. Dans la révélation de la vérité (qui est le fin but de tout suspense), le récit avance à petits pas

(le tout se déroule chronologiquement sur trois jours), mais en recule d'autant, par les nombreux flash-back qui reviennent sur certains éléments qui s'y sont produits. Ces retours en arrière sont des artifices narratifs qui viennent briser la linéarité du récit et la situation convenue. Ils sont parfois trop explicatifs et prennent le risque de ruiner notre intérêt. Leur utilisation excessive peut être mise au compte d'une production au budget rachitique (500 000 \$), un tournage rapide sur 16 jours qui a exigé pas mal d'improvisation; cela se sent dans le jeu des acteurs – pourtant doués – au naturel un peu forcé, et dans la mise en scène

qui manque de tonus. En inscrivant d'emblée un récit surcodifié – comme l'est tout thriller – dans un milieu québécois mille fois vu à la télévision, le film souffre de cette trop grande familiarité télévisuelle pour nourrir suffisamment l'étrangeté à la base du récit. Thomas et Marianne tentent de résoudre leurs problèmes de couple en décidant de passer un week-end à la campagne, dans un chalet prêté par l'oncle de Thomas. Sauf qu'une surprise les attend : un étrange voisin s'installe avec eux. Jusqu'à la fin, on s'interroge sur la présence de cet inconnu inopportun et sur ses gestes, qui paraissent ceux d'un obsédé, en particulier envers Marianne. Si l'intrigue est *grosso modo* bien ficelée, on aurait aimé une démonstration plus fine des conflits dans le jeune couple et moins de pesanteur dans leurs relations avec le voisin. Le tout devient trop sophistiqué pour combler entièrement les spéculations que tout spectateur est en droit d'élaborer en regardant un thriller. – **André Roy**

Québec, 2010. Ré. et mont. : Patrick Demers. Scé. : Patrick Demers, avec la collaboration des interprètes. Mus. : Ramachandra Borcar. Int. : Maxime Dénomme, Sophie Cadieux, Benoît Gouin. 94 min. Dist. : Les Films Séville.

Sortie prévue : 21 janvier 2011

All Flowers in Time de Jonathan Caouette



© Phi Group

Comme la littérature, le cinéma est toujours à la recherche du nouveau Rimbaud, en quête d'un jeune poète frappé par la grâce, de l'artiste à peine sorti de l'enfance dont les images et les mots brûleraient les yeux. On a vu ainsi défiler dans les festivals, au cours des dernières années, les Samira Makhmalbaf, Harmony Korine et Xavier Dolan, au demeurant tous assez talentueux, chacun incarnant d'une façon ou d'une autre cette idée du génie incandescent. Il y a probablement derrière cette fascination pour la jeunesse quelque chose de malsain, comme si on attendait honteusement la déchéance qui allait inévitablement suivre l'éclosion trop précoce. C'est l'effet Rimbaud, mais aussi un peu celui de Mozart, certainement celui

d'André Mathieu et, soyons trivial, celui de Britney Spears, de Lindsay Lohan ou des jumelles Olsen. Jonathan Caouette appartient à cette famille de jeunes créateurs à la sensibilité à vif. Sorti en 2003, *Tarnation*, documentaire autobiographique constitué d'un collage d'extraits de journal vidéo, de photographies, de films de famille et de bien d'autres choses, l'a fait entrer dans la légende en imposant l'image d'un enfant sauvé d'une mère schizophrène par le cinéma (il tourne depuis l'âge de 8 ans). On a vu en lui le nouveau petit génie, on a beaucoup péroré mais la suite a été plutôt calme, jusqu'au documentaire musical *All Tomorrow's Parties*, sorti l'an dernier. De sorte que Jonathan Caouette est aujourd'hui âgé

de 37 ans et qu'on se dit qu'il n'a pas tourné tant que ça. Son plus récent opus, le court métrage *All Flowers in Time*, présenté au Festival du nouveau cinéma, constitue en fait son travail le plus substantiel depuis *Tarnation*.

Remarquablement maîtrisé et truffé d'audaces narratives, *All Flowers in Time* se présente comme un exercice très (trop) lynchien sur les thèmes de l'identité et de la possession. Entre des enfants hypnotisés par la télévision, un inquiétant papy et une jeune femme (Chloë Sevigny) révélant son visage démoniaque, le film avance, par moments somptueux – la 5^e de Mahler, ça fait de l'effet, on le sait depuis au moins *Mort à Venise* –, souvent inquiétant, toujours énigmatique. Mais il reste que tout cela fait film d'étudiant doué à qui on a donné des moyens. Parce qu'il y a, justement, quelque chose d'immature, voire de suspect à jouer à l'Auteur (avec un grand A) en pigeant chez l'un et chez l'autre comme si c'était un buffet. Face à *All Flowers in Time*, on a malheureusement l'impression de regarder un pastiche, un exercice de style, un «démon» convaincant. C'est déjà ça de pris, mais pour savoir vraiment ce que Jonathan Caouette a dans le ventre, il va falloir attendre. – **Marcel Jean**

É.-U., 2010. Ré. et scé. : Jonathan Caouette. Ph. : Sean Kirby, Jason Banker, Jonathan Caouette. Int. : Chloë Sevigny, Joshua Caouette, Adolph Davis, Josh Hollister. 13 min. Dist. : Phi Group.